

ROLE ET IMPORTANCE DU PÈLERINAGE EN ISLAM

La première décade d'avril 1966 a été, à Jérusalem, l'occasion d'un concours de foule comme on n'en avait encore jamais vu et comme on n'en verra peut-être pas d'ici longtemps. Jérusalem, au XX^e siècle, avait déjà été le siège de rassemblements plus nombreux; elle ne l'avait pas été d'un rassemblement aussi significatif. Les dates de Pâques coïncidaient cette année pour les catholiques, les orthodoxes et nos frères chrétiens des Eglises réformées. Mais en outre le pèlerinage musulman à la Mekke avait eu lieu peu de jours auparavant¹ si bien que de nombreux cars de pèlerins musulmans revenant d'Arabie déversèrent à cette même époque des masses de fidèles. Et l'on croisait dans la ville des Turcs, des Albanais, des Irakiens, des Pakistanais, des Marocains, des Nigériens et bien d'autres qui venaient faire leurs dévotions à la mosquée al-Aqsa, sur l'emplacement de l'esplanade de l'ancien temple. Un tel spectacle a frappé ceux qui réfléchissent aux desseins de Dieu sur l'ensemble des religions.

Par contraste le caractère propre du pèlerinage des musulmans à la Mekke apparaissait plus nettement. Le pèlerinage à Jérusalem, pour les chrétiens comme pour les musulmans, est

1. La station à Arafat est tombée en 1966 le 31 mars. Elle tombera l'an prochain onze jours plus tôt; l'année lunaire étant plus courte que la solaire d'à peu près cet intervalle de temps « avance » chaque année par rapport à notre calendrier occidental. Sur le pèlerinage musulman, voir les ouvrages d'initiation à l'Islam qui en parlent tous ou dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (Leyde, Paris), 2^e édition, l'article *Hadjdj*, avec la bibliographie qu'il comporte.

un pèlerinage de dévotion. Par contre, celui de la Mekke pour les musulmans est un acte essentiel de l'Islam, un des cinq « piliers » de la foi. Il oblige tout musulman ou musulmane adulte, libre, ayant la santé et les ressources voulues (ressources pour faire face aux frais du voyage aussi bien qu'à l'entretien, durant son absence, des personnes qui sont à la charge du pèlerin). A condition encore que la voie soit libre, qu'il n'y ait ni guerre, ni brigandage, ni épidémie sur la route, un tel musulman a le devoir d'aller une fois dans sa vie à la Mekke à l'époque du pèlerinage annuel et d'y accomplir les cérémonies traditionnelles. Pour la femme musulmane, une condition supplémentaire s'ajoute aux autres : il faut qu'elle soit accompagnée, disent les juristes médiévaux, par un homme de sa famille (père, mari, frère, etc.). Le pèlerinage musulman à la Mekke a lieu chaque année à la même date de l'année lunaire, au cours d'un mois nommé Dhu'l Hidjdja ou mois de pèlerinage. Cette date correspondra à des moments variés de l'année solaire, tombant successivement sous toutes les saisons de l'année. Outre certains rites à accomplir à la Mekke même, le pèlerinage comporte une station durant l'après-midi du 9 Dhu'l Hidjdja dans la plaine de 'Arafat à vingt-cinq kilomètres à l'Est de la Mekke, le retour vers l'Ouest durant la nuit suivante avec arrêt à la station de Mozdalifa et l'arrivée à Mina (prononcé aussi Mouna dans certains dialectes arabes, à six ou huit kilomètres de la Mekke) le matin du 10. C'est à Mina qu'a lieu l'immolation des moutons et des bêtes, ainsi que diverses cérémonies complétées par d'autres que l'on va accomplir à la Mekke. C'est à Mina que l'on séjourne jusqu'au 12 ou 13 de Dhu'l Hidjdja, moment auquel se termine la partie commune du pèlerinage. Quant aux rites pratiqués individuellement ils ont été en général accomplis avant le 9 du mois. Il est inutile d'insister ici sur l'aspect rituel car bien des traités, bien des récits de voyage, des films ou des photos de revues ont familiarisé la plupart de nos lecteurs avec les différentes phases de cette observance.

Pour mieux réaliser le rôle et l'importance du pèlerinage musulman à la Mekke, envisagé comme un contact unique

avec le divin, le sacré, il peut être utile de le comparer avec nos pèlerinages chrétiens qui, tous, sont des pèlerinages de dévotion. Pour le chrétien, comme le Christ l'a déclaré si nettement à la Samaritaine, il n'y a plus sur la terre de lieu spécial où adorer Dieu ou si l'on préfère, plus de lieu unique et sacré qui soit le sacrement d'une présence divine impossible à trouver ailleurs. Pour le chrétien, il peut y avoir des lieux de prière et de culte privilégiés : il n'y a rien d'équivalent à ce que le temple de Jérusalem a été pour les Juifs jadis ou à ce que les lieux saints de la Mekke sont pour les musulmans. « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. (...) Mais l'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (*Jean*, 4, 21.23). Quelle signification revêt le voyage d'un chrétien venu visiter la Palestine ? Il s'agit d'un retour émouvant vers la terre sur laquelle s'est déroulé jadis le drame du salut. Le chrétien cherche des souvenirs qui l'aident à mieux vivre sa foi, à mieux saisir l'enseignement des Ecritures. Et s'il y a, au sens très large, un sacrement de Jérusalem, comme aime le dire le Père Benoît, il faut l'entendre d'une grâce, d'une possibilité de mieux comprendre l'Évangile sur place, sur le terrain même où les faits jadis se sont déroulés. Il ne s'agit pas d'une grâce comme celle que les Juifs venaient chercher au cours de leurs trois montées annuelles obligatoires, lors des trois grandes fêtes de l'année, ou comme celle que les musulmans vont quêter à la Mekke.

Par ailleurs, les faits bibliques et évangéliques dont le pèlerin relève les traces sont des faits du passé, même si la vie qui découle d'eux est toujours débordante à l'heure actuelle. Il n'est pas possible de les reconstituer sans un effort d'imagination, car ils ont été caractérisés par la convergence, en un moment donné de l'histoire, de toute une série de facteurs que l'on ne trouvera plus jamais réunis de la même façon. Le christianisme s'est manifesté à travers l'histoire pour s'en dégager aussitôt et tourner vers l'avenir un regard neuf ; il

n'est pas lié à des points fixes de l'espace, ou s'il l'est, c'est accessoirement. Que signifie cet effort d'imagination pour reconstituer le passé ? L'exemple de Noël et de la grotte de Bethléem le montrera. Si l'on n'admet pas que l'atmosphère de Noël doit aujourd'hui être recomposée à l'aide d'éléments variés, la visite de la grotte de Bethléem risque de terriblement décevoir. Le sens de Noël n'apparaît guère aux yeux de celui qui pénètre dans l'actuelle grotte surchargée de lampes, de décorations, encombrée parfois de touristes qui viennent en simples curieux, sans le moindre souci de la plus élémentaire prière... sans parler de certains guides qui, détaillant les titres de propriété des différents rites ou communautés chrétiennes sur tel ou tel coin du sanctuaire, soulignent douloureusement le déchirement de la chrétienté. Et cependant, si l'on dépasse le cadre purement matériel, si l'on ne demande à la grotte qu'un minimum de coordonnées géographiques et sociales, si l'on ajoute tout ce que donne le voisinage, tout change. Le paysage encore traditionnel de la campagne à deux ou trois kilomètres de là, avec les oliviers, les troupeaux de moutons, et aussi les grottes qui servent toujours d'abri pour le bétail, ce paysage fournit la paix qui fut celle de la nuit de Noël ; tandis que la bousculade des pèlerins dans la basilique, le 24 décembre, s'apparente davantage à celle du caravansérail où Joseph et Marie ne trouvèrent pas de place. Les ruines de la forteresse de l'Hérodition qu'Hérode le Grand fit élever sur un sommet à quelques kilomètres de là, les souvenirs de Ruth, de David évoquent le cadre historique grandiose dans lequel s'insère cette naissance. La pauvreté de Noël semble absente. Elle est ailleurs, tout près, dans la vie et le témoignage de ceux qui prennent au sérieux, parfois maladroitement, la Béatitude des pauvres. L'immense amour de Dieu qui illumina la nuit de Noël apparaît encore là où Dieu se penche sur ceux qui s'ouvrent à Lui. Quant à la prière de Marie et de Joseph, pour s'y associer, il est bon d'attendre à la grotte que le vaste mouvement diurne des touristes et des curieux se soit calmé. Le soir ou à l'aube, on peut venir prier ; à moins que l'on ne demande ce même recueillement à des chapelles silencieuses

et voisines, ou à moins qu'un vrai pèlerinage ne vienne rayonner durant quelques instants sa foi pour transformer la grotte.

Bref si le pèlerinage chrétien ajoute une grâce particulière aux grâces de prière et de culte normaux, il n'est pas un absolu. Pour le musulman, le pèlerinage rituel à la Mekke revêt une toute autre importance. Il est, lui, un absolu dans la mesure où sur cette terre un acte peut être dit tel, et étant bien entendu que Dieu seul est l'absolu au sens fort. Les lieux saints de la Mekke et des environs ne sont pas des endroits privilégiés, chargés de souvenirs, où le musulman aimerait venir accomplir des observances dont il pourrait aussi bien s'acquitter ailleurs. Pour lui et pour sa foi, ce sont des lieux uniques, saints en eux-mêmes de par une décision de Dieu, où, à une date précise de l'année, s'accomplissent des rites propres qui ne se pratiquent nulle part ailleurs. Le Sacré culmine, pour le musulman, dans une présence spéciale et unique de Dieu en cet endroit. Il s'agit d'un pèlerinage à la « maison de Dieu » suivant le nom donné à la Kaaba, ce petit temple antique situé dans la cour de la mosquée de la Mekke et vers lequel se tournent les musulmans du monde entier lorsqu'ils disent leurs cinq prières rituelles quotidiennes. Les pèlerins sont appelés les hôtes de Dieu tandis que leur invocation principale, redite des milliers et des millions de fois par cette foule immense, proclame : « Nous voici, ô Dieu ! Nous voici ».

Les lieux saints de la Mekke sont considérés comme sacrés en eux-mêmes. Seuls les musulmans ont le droit d'y pénétrer. Une zone interdite, dont les frontières passent de vingt-cinq à cinquante kilomètres de la ville suivant les directions, entoure la Mekke. Le pèlerin lui-même se met dans un état de sacralisation lorsqu'il arrive à un certain point de son itinéraire et en général bien avant de pénétrer dans la zone interdite proprement dite. Après avoir précisé juridiquement son intention et accompli ses ablutions, il revêt une tenue spéciale (formée pour les hommes de deux pièces, un pagne et une écharpe en tissu blanc dans lequel aucune couture n'a été effectuée) tandis que les pieds sont chaussés dans des sandales

et qu'une sacoche de cuir en bandoulière permet de serrer l'argent et les papiers dont on préfère ne pas se séparer. Pour les femmes, la tenue ressemble davantage à la tenue ordinaire ; les coutures sont permises dans la confection du vêtement féminin. Le voile cachant jadis la figure a disparu et est remplacé depuis quelques années par une sorte de guimpe.

Plus important que la série des interdits juridiques hérités de la vieille religion antéislamique (interdit de se couper ongles, poils ou cheveux tant que l'on est en état de sacralisation ou *ibrâm* ; interdit de tuer bête ou bestioles, de pratiquer aucune activité sexuelle, etc.) est l'esprit dans lequel le pèlerin aborde ces observances. Les jours inoubliables qu'il vit à la Mekke et aux environs sont une cure, un bain de monothéisme. Les formules traditionnelles qu'il répète souvent le redisent toutes : Dieu est unique, Il n'a pas d'associé, Il est le plus grand. Le côté intransigeant du monothéisme musulman est encore davantage mis en valeur par l'unanimité de ceux qui le proclament. Tous ceux qui associent à Dieu d'autres divinités ou qui sont accusés de le faire sont exclus du pèlerinage. Transgresser l'interdit pourrait leur coûter la vie à moins que dans un dernier sursaut, ils ne renient leurs croyances passées pour embrasser l'Islam ; ou à moins que des imprévus toujours possibles ne leur permettent de s'échapper *in extremis*. Bien rares sont ceux qui ont assisté au pèlerinage sans être musulmans.

Aussitôt après l'évocation du monothéisme vient le sens de la communauté. Ce grand rassemblement de foules fait toucher du doigt la puissance de l'Islam. Tous les partis politiques, toutes les religions le savent, les congrès, les meetings comportent toujours un aspect social. Le musulman qui a côtoyé pendant dix ou quinze jours des coreligionnaires venus de tous les coins d'Afrique et d'Asie² est frappé à la fois par l'unité et la diversité du monde musulman. Tous les témoi-

2. L'Islam est une religion appelant tous les hommes mais qui a été jusqu'ici et surtout à l'heure actuelle une religion afro-asiatique avec seulement une dizaine ou une quinzaine de millions de fidèles (sur 450 millions) en dehors de ces deux continents.

gnages le soulignent. L'uniformité du costume de sacralisation contribue à effacer les différences extérieures entre riches et pauvres, entre nationaux des différentes contrées. Le spectacle de la foule à Arafat est extraordinaire, avec un rassemblement pouvant atteindre 150.000 fidèles venus de l'étranger et autant et plus venant de l'Arabie même³. Tous sont en vêtement sacré. Mais le lendemain à Mina après la désacralisation, l'infinie variété des costumes régionaux réapparaît, formant un contraste saisissant avec le tableau de la veille. Tous se voient, se côtoient ; mais les rapports effectifs entre les différents groupes de pèlerins sont réduits, m'a dit un témoin, à cause des occupations de chacun et des barrières de langues. Et le souhait que le pèlerinage de la Mekke devienne un immense congrès islamique est encore assez théorique, bien que des contacts individuels puissent s'y ébaucher. La présence de nombreuses personnalités a cependant déjà été mise à profit pour réunir un congrès islamique groupant un nombre restreint de participants choisis.

Par dessus tout, ce sont les souvenirs de Mahomet et les textes coraniques qui cimentent l'unité de la communauté à la Mekke. On ne soulignera jamais assez la place que Mahomet tient dans le cœur des musulmans. Durant le pèlerinage, autant que les brochures et les émissions de la radio permettent de s'en faire une idée, les références à Mahomet sont conti-

3. Ce chiffre de pèlerins peut varier suivant les années. On constatera qu'il représente une toute petite minorité de la population lorsqu'il s'agit de pays éloignés de l'Arabie. La proportion est plus forte dans les pays contigus à l'Arabie ; malgré tout des masses immenses de musulmans ne pourront jamais y prendre part. Mais comme le pèlerinage est un événement social, tous en parlent et bien rares sont ceux qui n'ont pas un parent ou une connaissance qui aille au Hedjaz : on lui rendra visite avant son départ, on lui rendra visite à son retour. Et tout le voisinage participera ainsi d'une façon ou d'une autre par la pensée ou le désir à cet événement qui polarise l'attention du monde musulman pendant plus d'une semaine. Le jour de la fête des sacrifices sera célébré partout en terre d'Islam et des moutons immolés partout en union avec les immolations de la vallée de Mina.

nuelles. C'est parce qu'il a pris telle allure en accomplissant le rite de circumambulation autour de la Kaaba que bien des musulmans prennent la même allure. C'est parce qu'il a fait un long sermon à Arafat lors du pèlerinage d'adieu (celui qu'il fit en 632 l'année même de sa mort) qu'un prédicateur prêche chaque année de la même manière. On mentionne les dernières prescriptions qu'il laissa à cette occasion. L'aspect politique de l'Islam est évoqué à propos de l'entrée de Mahomet à la Mekke, cette prise de la ville qui permit aux musulmans de revenir en vainqueurs accomplir le pèlerinage. Certes, la visite de dévotion aux lieux mêmes sur lesquels vécut la première communauté à la Mekke aurait pu à elle seule renforcer le sens communautaire (maison de al-Arqaam, tombe de Khadija la première épouse de Mahomet, etc.). Mais il n'y a pas à aller si loin ; les rites du pèlerinage eux-mêmes donnent suffisamment d'occasions pour évoquer les souvenirs du Prophète. Quant à l'aspect politique de ces souvenirs, il est encore renforcé par la présence de musulmans arrivant de régions en lutte contre des puissances occupantes ; aussi bien des fidèles prient-ils pour que Dieu accorde aux musulmans la victoire politique.

Monothéisme, sens communautaire, évocation de la personne de Mahomet, cette énumération serait incomplète si l'on ne mentionnait pas les souvenirs d'Abraham. C'est à dessein que j'ai attendu jusqu'ici pour en parler bien que souvent les chrétiens vibrent à la pensée que le pèlerinage musulman est un contact avec la personne et la foi d'Abraham, spécialement dans le sacrifice du « fils », préfiguration du sacrifice du calvaire. En fait les réactions sont différentes. Les textes coraniques souvent récités à l'occasion du pèlerinage enseignent qu'Abraham et son fils Ismaël bâtirent la Kaaba. Abraham appela au pèlerinage et tandis que la Bible présente Abraham comme l'ancêtre de la promesse qui aboutit au Christ, le Coran le présente comme l'ancêtre qui a prié. C'est essentiellement aux prières d'Abraham qu'est due la bénédiction divine permettant aux Mekkois de vivre dans cette terre désertique, dans

ce « vallon sans culture » ; c'est aux prières d'Abraham qu'est due la protection divine garantissant la pureté du monothéisme ainsi que la venue d'un prophète issu des descendants d'Ismaël et qui fut Mahomet. Les lieux eux-mêmes sont rattachés au cycle des souvenirs abrahamiques, mais comme ces traditions ne sont pas coraniques, leur valeur est bien moindre aux yeux des musulmans. La course entre Safa et Marwa (quatre allers et trois retours), deux buttes proches de la Kaaba, est faite en mémoire de la course d'Agar affolée et sur le point de voir son fils Ismaël mourir de soif dans le désert avant que la source sacrée de Zem-zem ne lui soit miraculeusement montrée. Les lapidations de trois colonnes de pierre maçonnée à Mina sont l'imitation du geste d'Abraham et des siens, ayant jeté des pierres au diable pour l'écarter lorsqu'il suggérait de ne pas obéir à Dieu qui demandait le sacrifice du « fils ». Et l'immolation de centaines de milliers de bêtes à Mina le 10 Dhu'l Hidjdja rappelle le sacrifice du bélier substitué au « fils ».

Ces récits sont connus des pèlerins ; mais tous ne leur accordent pas la même valeur. Plusieurs pèlerins égyptiens du peuple, que j'ai interrogés, leur donnaient grande importance. Mais j'ai l'impression que pour certains membres de l'intelligentsia, ils restaient à l'arrière-plan. L'un d'eux me disait n'avoir guère pensé à Abraham durant son pèlerinage accompli lorsqu'il était étudiant et fit partie d'une délégation officielle. Un autre me racontait avoir donné à un bédouin la somme nécessaire comme prix d'un mouton que celui-ci est allé égorger au lieu voulu sans que le pèlerin en question y assiste ni s'en soucie. En tout cas, les émissions religieuses de Radio-Caire, ces dernières années, tout en insistant sur ce qui est coranique dans ces traditions, avaient tendance à rejeter à l'arrière-plan tout ce qui n'était pas coranique. Et tandis qu'elles s'appuyaient sur les traditions solides pour affirmer que le pèlerinage bien fait est un « Pardon » de tous les péchés commis et regrettés, elles prenaient bien garde de ne pas lier ce pardon à l'accomplissement d'un acte précis comme l'immolation d'une bête. C'est l'ensemble du pèlerinage qui est le grand « Pardon ».

Certaines émissons même rappelaient que, juridiquement parlant, l'offrande d'une bête est facultative, sauf dans le cas où la réparation d'une infraction au rituel du pèlerinage la rend obligatoire. Elles enseignaient que le lieu d'immolation de ce sacrifice de réparation n'est pas précisé pourvu qu'il reste à l'intérieur de la zone sacrée de la Mekke. Mais quoi qu'il en soit, la pensée du sacrifice d'Abraham, cet acte parfait d'Islam, c'est-à-dire de soumission totale et de plein gré à la volonté divine, reste présent à la majorité des esprits. Un texte coranique le rappelle même s'il ne le localise pas et ne mentionne pas le nom du fils.

Intérieurement, dans l'âme des fidèles, que représente le pèlerinage ? Il est difficile de le savoir. Des motifs extérieurs jouent parfois pour décider tel ou tel à se mettre en route. L'appel du désert en est un. De même durant tout le moyen âge, la Mekke était à l'époque du pèlerinage un immense lieu de transactions sur la route commerciale reliant les Indes à la Méditerranée, et il est vraisemblable comme le notent certains témoins européens pour le dix-huitième siècle que certains s'y sont rendus principalement sinon uniquement pour leurs affaires. L'auréole, la gloire du titre de Hâdjidj porté par l'ancien pèlerin a pu être pour certains un attrait supplémentaire. Des souverains ont mis à profit ce grand rassemblement humain pour envoyer leurs agents faire de la propagande. Malgré tout, lorsque l'on constate les efforts que consentent bien des musulmans pour pouvoir accomplir ce voyage et lorsque l'on est témoin du bonheur de ceux qui en reviennent, on voit bien qu'il s'agit de tout autre chose. Pouvoir aller au pèlerinage est le rêve de millions de musulmans et beaucoup d'entre eux économisent patiemment pour être capables un jour de faire face aux dépenses qu'il suppose. Certains même partent à pied, quêtant ou travaillant aux étapes, faisant de l'auto-stop. C'est pour Dieu, pour obéir à Dieu que la plupart se mettent en route. C'est Dieu qu'ils prient, auquel ils pensent, à qui ils offrent leurs prières pour toute leur famille et pour la communauté, spécialement durant la station de Arafat, le 9 Dhu'l Hidjdja.

Parfois ce pèlerinage coïncidera avec une « conversion » intérieure. Lorsqu'un homme déjà mûr revient à une pratique plus régulière de ses devoirs de musulman, il n'est pas rare qu'il sanctionne ce retour par l'accomplissement du pèlerinage. Jusqu'au siècle dernier d'ailleurs, les difficultés du voyage transformaient cette observance en une expédition pleine de risques. Le pèlerin savait qu'il pouvait y laisser sa vie. Par le don de soi qu'il exigeait, par la vie commune qu'il faisait mener durant la route, par le support des difficultés, ce voyage était une véritable école de fraternité et d'endurance. Quoi qu'il en soit du passé, l'on peut dire encore aujourd'hui que le pèlerin reste marqué par ce qu'il a vu et accompli. Si son Islam est intérieur, il en retourne plus pieux. Si son Islam est politique, il en revient plus intransigeant.

Si le pèlerinage joue un grand rôle dans la vie individuelle des fidèles, il exerce également une influence sociale. Dans l'histoire du monde musulman, on constate qu'il a été à l'origine d'un brassage de population. Que de lettrés, de soufis, se sont mis en route pour la Mekke et se sont arrêtés de longues années en chemin pour enseigner ou pour étudier. Que de rencontres faites à l'occasion de ces déplacements ont ainsi orienté l'histoire de l'Islam. Le pèlerinage a certainement été un facteur d'unité dans le monde musulman, sans parler de la fierté donnée à ceux qui y avaient participé et de la ferveur qu'il a contribué à entretenir. Quant à l'aspect économique du pèlerinage, il mériterait aussi toute une étude. On a pu dire que, durant le moyen âge, la foire de la Mekke a été chaque année sur toute la terre celle où s'effectuaient les transactions les plus importantes pendant l'intervalle de temps le plus restreint.

*
* *

Si nous avons accordé au pèlerinage de la Mekke la place la plus importante, il serait injuste de passer sous silence les autres pèlerinages musulmans. Une tradition bien connue enseigne qu'il est licite de seller sa monture pour se rendre à trois sanctuaires : la Mekke, Médine, Jérusalem. Les deux

derniers noms sont des lieux de pèlerinages de dévotion. A Médine, c'est la tombe de Mahomet que les fidèles visitent. Et bien des chants de pèlerins, très populaires, montrent tout l'écho que cette démarche rencontre dans l'âme des fidèles. En fait une fraction importante des pèlerins de la Mekke, surtout ceux qui habitent loin de l'Arabie, profitent de l'occasion pour faire un crochet par Médine, à l'aller ou au retour.

Jérusalem est célèbre comme la première des deux Qiblas. Car c'est tournés vers cette ville que les premiers musulmans prièrent à Médine pendant presque deux ans. On veut que la mention dans le Coran de la mosquée al-Aqsa, littéralement le « lieu d'adoration le plus éloigné », désigne à Jérusalem la mosquée de ce nom construite bien plus tard. C'est par là que Mahomet serait passé lors de son ascension nocturne, en se rendant au septième ciel. Enfin les souvenirs de Zacharie et de Marie pour le passé, l'attente de Jésus devant y revenir à la fin des temps confirmer l'Islam et abattre l'antéchrist font de Jérusalem un lieu cher à la piété musulmane.

Outre ces deux pèlerinages de dévotion, officiels si l'on peut ainsi parler, il en existe des centaines d'autres que seuls les Wahhabites poursuivent avec un zèle purificateur. Mais l'ensemble des musulmans s'y rend et aime s'y rendre. Il y a les pèlerinages aux tombes ou aux reliques des membres de la famille de Mahomet, au Caire (Sayyidna Hossein, Sayyida Zaynab, etc.) ou ceux des chi'ites sur la tombe de 'Ali ou sur les lieux de martyres ou d'enterrement des Imams et de leurs proches (Kerbela, Nedjef, Samarrâ, et, dans la banlieue de Bagdad, al-Kâzimiya pour l'Irak ; Meched, Qomm, et, dans la banlieue de Téhéran, Shahr-é Ray pour l'Iran, etc.) ou les tombes de compagnons du Prophète tués durant les premiers raids devant les remparts de Byzance (Ayyoub) ou devant Kaboul, etc. ou les innombrables fondateurs de confréries ou membres de celles-ci que le peuple a canonisés si l'on peut dire (Abd el-Qâder al-Jailani à Bagdad, Djalâl ed-Dîn Roumi à Konya, etc.) sans parler des docteurs ou des fondateurs

d'écoles juridiques⁴. Et dans les campagnes, d'une façon peut-être moins orthodoxe, on constate l'existence de santons, avec souvent un arbre sacré ombrageant la coupole... L'on retrouve alors ce besoin de protection, de guérison, de sécurité qui pousse là ceux qui souffrent de difficultés familiales, les malades, les femmes stériles aspirant à la joie d'être mère et craignant la répudiation ou la co-épouse, etc. A ce niveau humain, le pèlerinage rejoint une forme qui se retrouve dans toutes les religions et qui mériterait une autre étude. Trop en parler ici risquerait de faire oublier ce caractère unique du pèlerinage à la Mekke pour les musulmans, sur lequel nous voudrions insister en terminant. Peut-être devrait-on encore distinguer entre le grand pèlerinage à la Mekke comme disent les juristes et qui est celui dont nous avons parlé plus haut, celui qui s'effectue à une date fixe de l'année, en commun, et le petit pèlerinage ou Omra qui peut être effectué individuellement à la Mekke durant toute l'année. Mais comme en fait ce dernier joue un rôle très secondaire, il suffira de le signaler en passant.

Jérusalem, juin 1966

Jacques JOMIER, o. p.

4. Cette liste est bien sommaire. Elle n'a d'autre but que d'évoquer la multitude des lieux de pèlerinage. Elle devrait être complétée... spécialement pour le Pakistan et les pays plus à l'Est ainsi que pour l'Afrique sub-saharienne. Puisse cette mention attirer l'attention de ceux qui résident dans ces pays sur l'importance de tel ou tel lieu de pèlerinage.